

Préface ; André Comte-Sponville

La vérité n'est pas une doctrine, et aucune doctrine n'est vraie : l'essentiel n'est jamais dans les livres, fût-ce dans les livres essentiels. Cela, que Svâmiji enseigne, il ne faudrait pas l'oublier en retraçant son enseignement, et l'exemple d'Etty — parce qu'elle en ignore tout — doit nous en préserver. Les meilleurs maîtres ont des disciples, parfois ; mais les meilleurs disciples n'ont pas de maître. Le monde suffit, et il n'y a rien d'autre : quelle folie ce serait que d'être “prajnânpadien” ou de se convertir à l'Advaita Vedânta ! De cette folie des disciples, Svâmiji et Etty, ensemble, nous préserveront mieux.

p. 28

« On voit ici combien la miséricorde, au sens où je l'entends (et telle que Svâmiji, sans la nommer ainsi, la pratique), se distingue du pardon : il ne s'agit pas de pardonner les fautes mais de comprendre qu'il n'y a rien — ni personne — à pardonner. La miséricorde échappe en cela à la problématique morale de la culpabilité, problématique dont le pardon (c'est très net dans le christianisme) reste au contraire prisonnier. » André Comte-Sponville

p. 31

Svâmiji distingue les sentiments des émotions ; l'émotion exprime un refus du réel, le désir de quelque chose d'autre, alors que « le sentiment apparaît seulement quand on est établi dans la vérité ». André Comte-Sponville

p. 32

De la même façon, si un désir est présent dans votre esprit, si vous avez l'idée “je suis quelqu'un”, “je suis riche” ou “respecté” ou “savant” ou “tyagî” [renonçant], ou “je possède telle et telle chose” ou “j'ai renoncé”, “je suis sans tâche” etc..., si cette sorte d'idée colore votre mental et l'attire, si ces idées persistent en vous et n'ont été abandonnées qu'extérieurement, alors cela ne restera qu'extérieur ; l'attachement restera en vous et le mental continuera d'être asservi : et les goûts et les dégoûts continueront à provoquer plaisir et souffrance, attirance et répulsion dans le mental. Sans “*vairâgya*”⁽¹⁾ en vous, le “*tyâga*” extérieur renforce votre vanité et provoque de la haine envers les autres dans votre mental. Tyâga sans *vairâgya* [renoncer sans être détaché], c'est garder intacte la possibilité d'être pris au piège par le sens de la possession. Un simple tyâga est une non-vérité ; *vairâgya* seule est la vérité. Il y a toujours de la peur derrière tyâga ; une telle peur n'existe pas dans *vairâgya*.

Gardez toujours à l'esprit que la preuve que vous restez sur le chemin du dharma [vocation propre de l'Homme] se trouve dans la diminution progressive du sentiment d'hostilité, d'antipathie et de séparation envers les autres ainsi que dans l'augmentation du sentiment “d'amour”* envers eux.

⁽¹⁾ *vairâgya* : c'est n'avoir ni le sentiment de “posséder” quelque chose ni d'en être privé (manque, absence), c'est le sentiment d'être dans le “non séparé”, la plénitude.

* ...nous pourrions entendre plus précisément “miséricorde aimante” dans le sens de la page 31 précédente [note du transcripteur]

p. 44

La différence entre compréhension et expérience ? La compréhension vient par l'intellect alors que l'expérience vient par le cœur, en devenant un avec cela. La compréhension qui vient par l'intellect est superficielle au début. Elle est séparée du sentiment. Alors que le sentiment expérimenté dans le cœur s'établit fermement à l'intérieur et se trouve tout absorbé en vous de manière naturelle ; les deux ne se fondent pas l'un dans l'autre. Pourquoi ? Parce que ce que vous expérimentez dans votre cœur, vous l'absorbez en vous et vous vous sentez naturellement attiré par cela ; vous sentez alors que cela seul est réel c'est pourquoi tout ce qui ne correspond pas à votre sentiment vous le considérez comme faux et vous avez tendance à le rejeter. C'est la raison pour laquelle ce qui a été seulement compris ne jouit pas du même poids, de la même valeur que ce qui a été expérimenté.

p. 48

Votre esprit est à présent le champ d'action d'une *sakti* [énergie] étroite et limitée ; la vie étroite et étriquée est devenue le champ d'action de ce pouvoir étriqué et limité, emprisonné dans votre corps et votre esprit, qui est appelé le “moi”/“je” suis tel et tel, le père de ces enfants et ainsi de suite. *Avatva* [l'individualité] n'implique rien d'autre que le jeu de ce “moi” étriqué, le jeu de la *sakti* à l'intérieur de limites finies. Ce *jīvatva* doit être annihilé et immergé dans le jeu de l'illimité, la *sakti* infinie. C'est pourquoi, en tout premier lieu, vous devez acquérir la connaissance que partout, tout autour de vous, aussi bien qu'en vous le jeu de la *sakti* multiple et infinie continue sans arrêt. Vous devez avoir la connaissance que vous n'êtes pas confiné à l'intérieur des limites étroites de votre vie finie. C'est pourquoi vous devez faire des efforts pour voir et expérimenter le jeu des formes infinies de la *sakti* infinie, ainsi que de vous fondre en elle.

p. 52

C'est ce qu'on appelle *ahamkara* [sens du moi] : quand je suis quelqu'un de séparé et de coupé du reste, alors je suis, moi seul, le centre du monde, tous les autres devraient être comme je voudrais qu'ils soient ; tous les autres devraient faire ce que je veux qu'ils fassent et ainsi de suite. C'est ainsi que l'on impose partout des limitations sur toute la variété et la diversité et qu'on distingue “je”, “vous”, “lui”, “ceci”, “cela”... etc. ! Le résultat : des éclats de colère, des querelles et des conflits.

p.53

La Vérité a deux aspects :

1 — Indivisible, calme, constante

2 — Apparemment remplie de variété et de changements dans cette variété.

Au début, il y a un sentiment de division dont il faut vous débarrasser : le fini n'est

pas confiné seulement en vous-même mais il s'étend dans une nombreuse et grande variété ; de plus, le fini n'est pas stable non plus : c'est toujours un flux.

Par conséquent, quand on ne sent pas dans la profondeur de son être qu'on est indivisible, calme, constant, il faut trouver pourquoi il en est ainsi : si les *saniskâra* [prédispositions] formées par l'habitude de percevoir la division sous des formes telles que “cela est à moi”, “cela m'est étranger”, le haut et le bas persistent, il faut trouver pourquoi il en est ainsi. Et la perception que tout change, que rien n'est fixe doit être rendue stable également. Cependant, tant que vous traitez le monde extérieur comme fini et comme multiple, vous devez au fond de vous-mêmes considérer tout ceci comme étant en harmonie avec l'UN indivisible.

Si cette « harmonie avec l'UN » est brisée, il vous faut trouver pourquoi et comment ce sens du fini est apparu et comment vous en débarrasser. Ce sens du fini s'affaiblira graduellement et le sens de l'indivisible se stabilisera. Les deux processus doivent aller de pair.

p. 54

Vous parlez de chaque chose ou de chaque personne comme étant “celle-ci” ou “celle-là” parce que vous pensez qu'elles sont restées inchangées. Mais quelle est la réalité ? Rien n'est fixe ni stable dans le monde (*samsâra* ou *jagat*). Supposez qu'étant monté dans un wagon de chemin de fer, vous vouliez croire, que parce que vous êtes resté assis à la même place, vous n'avez pas bougé. Bien sûr, pendant tout le voyage vous n'avez pas quitté la place que vous avez occupée en montant dans le wagon et, apparemment, vous êtes effectivement assis et vous ne bougez pas, mais êtes-vous réellement à la même place ? S'il en est ainsi, comment avez-vous quitté le lieu où vous étiez et êtes-vous arrivé dans un autre lieu ? Que vous soyez resté assis à une place fixe n'est qu'une apparence. Le fait réel est que vous êtes en mouvement. Pareillement, c'est cela le “*samsâra*” — le monde n'arrête pas de bouger — rien n'est stable. Aucun de ces objets particuliers auxquels vous vous référez comme étant ceci ou cela ou comme étant quelque chose de particulier n'est plus là. Tout change à chaque instant. Ce n'est qu'un courant qui s'écoule. Il n'y a pas “quelque chose” que vous puissiez appeler “quelque chose”. Cette manière de voir doit être appliquée dans tous les domaines par le chercheur spirituel. Je suis en mouvement, “toute entité” (et c'est uniquement pour des raisons pratiques que le mot entité est employé) est en mouvement. Elle ne reste pas stable, elle ne peut rester [stable] “rester” ou “être” ne sont que des expressions verbales, car, en réalité, elles n'ont pas de sens,

p. 55-56

Ce qui me fait sentir “je suis quelque chose” est appelé « conscience de soi ».

2 — L'expression « la vie s'éveille » signifie que l'énergie vitale évolue à partir de l'inanimé et se manifeste dans différentes formes. Tous les « êtres vivants » sont-ils pareils dans leurs apparences ainsi que dans leurs actions, ou bien y a-t-il des niveaux différents d'évolution de l'énergie ou bien de pulsation de l'énergie vitale ? Tout ce qui existe est en cours d'évolution ; « rien n'est stable ni fixe ». L'énergie vitale ainsi

que le mental continue d'évoluer. Tout ceci est le *samsâra*. Voyez seulement cet aspect du *samsâra*. Laissez disparaître l'illusion que "quelque chose" est là. Si c'est accompli, rester ou partir se fondront dans "l'UN". Vous resterez le même que quelque chose soit obtenu ou perdu, que vous naissiez ou mourriez, que vous soyez confronté à la prospérité ou à l'adversité. Quand vous considérez quelque chose comme prospérité, le perdre implique l'adversité qui, à son tour, provoque peur et frustration.

p. 58

L'exhortation n'est pas "je" médite, mais "nous" méditons, non pas pour le développement de "mon" intellect mais de "nôtre" intellect. Ceci est le processus de développement qui fait passer du "mien" au "nôtre".

p. 61

Votre retraite ? Vous quittez votre travail, c'est cela la retraite. Maintenant, vous vous êtes retiré de la vie active, de la vie du monde extérieur. Maintenant votre travail est terminé. Très bien. Qu'il ne subsiste en vous aucun sentiment que « quelque chose n'a pas été accompli ». Quand votre vie active s'est achevée, toute action a pris fin. « J'ai encore à faire ceci », « j'ai encore à faire cela. » Vous n'éprouvez plus ce sentiment, n'est-ce pas ? Tout ceci appartient au monde extérieur. Acceptez que tout ceci soit une période révolue et achevée et que vous puissiez vous tourner vers vous-même. Tout ce que votre cœur considère comme non-terminé, inachevé, essayez de le terminer en tenant compte, bien entendu, des circonstances.

p. 65

Vous êtes un homme, non un animal ; un homme agit tandis que l'animal est poussé à agir car il est dépendant. Mais l'homme est *svastha* (établi en lui-même) et indépendant. Il agit de lui-même ; personne ne le fait agir. Et parce que l'homme agit par lui-même, il récolte les fruits de son action. L'homme est pourvu de la capacité de *bhoga* [jouissance lucide] tandis que l'action accomplie par un animal n'est qu'*upabhoga* [jouissance superficielle].

p. 68

Et c'est parce que vous croyez que l'entité finie est la réalité, qu'elle existe et continue à exister, que la peur de sa destruction apparaît et, avec elle, le désir de la rendre permanente. Annihiler le fini et rester dans l'Infini implique cet état dans lequel aucune entité finie n'est plus concevable, là où rien ne peut être appelé fini, où il n'y a que changement et par conséquent toute action doit se conformer à la situation changeante ; c'est l'état où l'on traite les gens tels qu'ils sont, où l'on agit selon ce que demande la situation.

p. 70-71

Quand on se divise, on se tue et on tue. Cette division, cette tuerie, ce meurtre de soi-

même, est à la source de la souffrance et de la peine, de la haine, de la tristesse et du dégoût. Ne pas tuer est présent en vous : Je suis ce que je suis, le tout indivisible, l'UN. *Sânta, siva, prajana*, [en paix, bienfaisant, Connaissance Suprême].

p. 74

Quelle est la réalité qui se cache derrière *prakrti* *? Pourquoi *prakrti* désire-t-elle détruire toute action ? Pourquoi ne permet-elle à rien de fonctionner, comme si elle ne pouvait tolérer aucune sorte d'action ? Qu'est-ce alors ? Elle ne veut être aucune chose, elle veut rester *sânta* [en paix], *sthira* [stable] *stabdha* [immobile], *svastha* [établie en elle-même] car c'est son état véritable (*rûpa*). Au moment où il y a la moindre déviation par rapport à cet état, sa réaction tend à détruire immédiatement cette déviation. Voilà comment le cycle de la création commence : le flot des événements, le courant de la vie, une action suivie de sa réaction, conduisant à une réaction en chaîne : les différents petits “moi” en fait ! Tandis que le “Je” n'est que *sânta, sûnya, sthira, prajana* !

Regardez maintenant, aussi longtemps que vous êtes dans ce courant, vous êtes dans cette action-réaction et votre mental oscille entre les deux. Pourquoi en est-il ainsi ? Pour faire retour à *sânta, sûnya, sthira, prajana*. Comme le balancier d'une horloge. Dans toute vie, ce jeu du “moi” se déroule de la même manière. Chaque personne joue un rôle différent et se trouve dans un environnement différent de celui de toutes les autres personnes. Leurs niveaux de développement est également différent. Chacun doit jouer son rôle jusqu'au bout dans la pièce pour qu'elle soit complètement jouée. Personne ne peut donner des ordres à un autre. Personne n'a le droit de demander à qui que ce soit d'agir pour la satisfaction de son propre désir.

*(Nature)

p. 75-76

Contentez-vous d'observer et de rester au-dessus de cela. Donnez seulement votre avis. Imposer une autorité dure et rigoureuse pour garder tout le monde sous votre contrôle, c'est inviter ennuis et contrariétés. *Vicâra* [penser] n'est d'aucune utilité, cela n'apporte rien d'intéressant si ce n'est pas suivi d'*âcâra* [action].

p. 78

Répéter un mantra particulier c'est contempler, méditer la signification de ce mantra ». Aussi, là où il n'y a pas de contemplation du sens, il n'y a pas de *japa* : la répétition pure et simple n'est pas le *japa*. Contempler le sens, méditer le sens, c'est devenir soi-même ce que la mantra signifie. Voilà ce qu'est le *japa*. Il est certain que tout peut être obtenu par [la répétition d'] *Harih Aum*, si on en fait le *japa*. Pas si on se contente d'articuler les mots de manière répétitive : *Harih Aum... Harih Aum...* mais en devenant soi-même *HarihAum*. Il n'y a de *japa* véritable que si vous essayez constamment d'être conscient dans votre cœur et dans votre tête du sens d'*Harih Aum*, non seulement à l'état de veille mais aussi pendant le sommeil, non seulement consciemment mais aussi sans en avoir conscience... Et un tel *japa* permet d'atteindre

samsiddhi [la perfection].

p. 79

[Maintenant au sujet de] *Hari*. *Harih* est dérivé de *harati* : le pouvoir ou la force qui fait disparaître toute chose. Ce qui semble exister disparaît. Rien n'est fixe, tout est transitoire, tout change, tout est *Hari*.

« *Harer nâma eva kevalam* : Le nom de *Hari* SEUL est ». Le mot *Hari*, son nom, sa signification, ce qu'il veut dire : SEULEMENT ceci EST, simplement EST : il n'y a rien d'autre. Il n'y a que le changement, que le samsâra, que le mouvement. Il n'y a rien d'autre. Rien n'est constant, rien ne dure, rien ne va durer. Voici comment le *japa* du nom de *Hari* doit être récité. *Aum* est un symbole, un signe. *Aum* est composé des lettres *a* + *u* + *m*. [Cela signifie] *srsti* (création) + *sthiti* (préservation) + *laya* (dissolution). « *Udaya astam ayaip sarvam* : Tout se lève et se couche, tout apparaît et disparaît ». Il semble, seulement, y avoir entre les deux [un stade] appelé *sthiti*. Cette con-naissance ou cette idée, voilà ce que signifie le mot *aum*.

p. 79-80

Est-ce que ce ne sont que des mots ? Tout ceci ne fait que se produire, qu'être en mouvement. « Ce qui arrive n'aurait pas dû arriver. Quelque chose d'autre aurait dû se produire à sa place ». Cette idée fautive est à la racine de toutes les souffrances, de tous les malheurs. En fait, c'est une forme de *mâyâ* et c'est pourquoi et c'est pour-quoi *jîva* [l'individu] ne cesse de s'agiter pris par des conflits et des querelles, la colère, la haine, le dégoût et la mort, le plaisir et la peine, l'expansion et le déclin etc... et ne trouve pas d'issue. La non-vérité est la mère de tout cet alignement de mots, de toutes ces clameurs et de toute cette confusion... C'est ce qu'on appelle *mâyâ*. Ne pas voir ce qui arrive et souhaiter autre chose à sa place. Tout est *aum* bien sûr. Tout ce qui arrive, tout ce qui se passe est *aum*. Rien n'est constant, tout change. Par conséquent, acceptez ce qui arrive, ne lui dites pas "non". C'est l'attitude [qu'il faut avoir] pour répéter *aum*. Lorsque cette attitude vous a rendu fort, aussi bien dans votre cœur que dans votre tête, c'est cela que l'on appelle le *japa* de *aum*. Vous l'avez pratiqué pendant si longtemps. Rien ne se trouve à l'extérieur : « Je suis l'UN, il n'y a rien d'autre ».

p. 80

...l'asservissement est mental, il est en vous-même. On ne peut se rendre libre de la prison du mental par aucune action extérieure. Bien sûr, on raconte beaucoup d'histoires sur la guérison des morsures de serpent par des mantra, mais la raison principale est la foi que l'on a en ces cures. Seul celui qui croit en la guérison d'une morsure de serpent par un mantra est guéri, car il ne cesse de se représenter qu'il est en train de se débarrasser du poison. Le résultat est produit par la pensée...

« Ce que l'on obtient dépend de ce que l'on ressent. »

Manas (le mental) est un monde par lui-même. *Manas* lui-même est cause de son asservissement ; *Manas* lui-même est la cause de sa délivrance. Ce qui est nécessaire,

c'est seulement de changer son attitude d'esprit.

p. 81

A-t-il jamais existé un seul moment dans le vie du tourbillon, entre sa formation et sa fusion finale, où il n'a cessé de n'être que de l'eau ? Ce n'était que de l'eau, en fait, tout du long et partout. Ce n'est que dans les stades intermédiaires [de son existence] qu'il a manifesté un jeu de formes et d'apparences ! La vérité toute simple, c'est que le tourbillon n'est que de l'eau. L'eau seule a existé, l'eau seule existe et l'eau seule continuera d'exister. Tel est en fait le jeu des noms et des formes : l'enchevêtrement du karma [action] créé avant votre naissance est maintenant démêlé. Quand ce processus est terminé, le jeu prend fin. Mais supposez que le tourbillon se considère comme séparé de l'eau ? Êtes-vous aussi, de la même manière, cette petite entité limitée ? Restez éveillé, continuez d'observer.

p. 91

Le résumé et l'essence de tout ceci c'est que “les passions et les désirs” perdent de leur force lorsqu'on en jouit (*bhoga*) avec modération. Alors, quand ils ont diminué dans une certaine mesure, [consacrez-vous à] autre chose. Cela doit être votre première tâche dans la *sâdhanâ* [effort spirituel] : devenir conscient de la fausseté des passions et en faire l'expérience avec modération [*samyama*]. Souvenez-vous qu'il ne peut pas y avoir de yoga [union] sans *bhoga*. Seul un *bhogî* [celui qui fait l'expérience des choses] peut être un *yogî*. Ce qui est important c'est l'énergie et la force qui se trouvent dans l'expérience consciente (*bhoga*). Cette énergie, quand elle est satisfaite dans le monde extérieur, revient en force vers l'intérieur. Alors seulement, il peut y avoir yoga [union, accomplissement].

p. 99

Vivre délibérément ses passions est *bhoga*, c'est cela être un homme. Se laisser aller sans discrimination à ses passions c'est *upabhoga* [expérience superficielle], c'est être comme un animal. *Bhoga* conduit à l'annihilation des passions tandis qu'*upabhoga* les renforce. C'est pourquoi, il est dit dans les *Sâstra* [Écritures] :

« Le désir n'est pas apaisé par *upabhoga* [simple gratification] mais, au contraire, est renforcé comme lorsqu'on verse du *ghee* (beurre clarifié) sur le feu. » C'est mauvais d'imiter. Le vrai chemin consiste à garder son idéal en vue et de continuer à avancer, selon les circonstances, en faisant un effort pour l'atteindre.

p. 100

Le 18 Juin 1949

Vous écrire brièvement au sujet des tantra sâstra [Textes Tantriques] c'est possible, mais non vous donner des explications plus élaborées.

Le point central de la philosophie et de la pratique de ces Tantra, c'est qu'elles enseignent l'acceptation de la vie dans sa totalité et la délivrance des plaisirs de la vie par la jouissance de chacun d'eux. Les Tantra voient la vie comme l'activité de la

Grande Énergie (*Mahâ sakti*). Quand *mâyâ-sakti*, active sous ses formes infinies a obtenu satisfaction à la fin de son activité, elle se fond à nouveau au sein de la puissance dont elle est issue :

Siva sattâ (l'Être de Siva) *Sivasattâ* est sans aucun attribut, sans aucune qualité, non actif, autonome. La vie vient de la jonction entre Siva et Sakti, de la manière suivante :

Siva [le pouvoir d'origine].

Siva et Sakti : sakti étant l'énergie sous forme de conscience (Sakti= cidrûpinî.)

Siva et Sakti : la sakti étant l'énergie sous forme de l'illusion (sakti = mâyârûpinî).

D'où Siva [l'individu].

Siva et Sakti sont inséparables. On ne peut les distinguer que dans l'évolution. Dans l'univers, sakti signifie : capacité d'agir.

Le but : atteindre l'état de Siva [*Sivastva*] en transcendant l'énergie (*sakti*), en passant de l'illusion (*mâyâ-rûpinî*) à la conscience totale (*cidrûpinî*). Dans l'illusion, l'énergie emprisonnée par l'ignorance, après être passée par différentes expériences (*bhoga*), le stade de l'animal (*pasu*), puis le stade du vaillant (*vîrya*), puis le stade divin s'établit finalement dont l'état de Siva (*sivatva*).

p. 101

Aum : c'est oui. Vous acceptez tout ; quoiqu'il arrive, que cela arrive — parce que seul ce qui arrive est la vérité. Ce qui est arrivé est arrivé, seul ce qui devait arriver est arrivé. Quand vous dites ou quand vous pensez : « Pourvu que les choses se passent ainsi, pourvu que cette chose n'arrive pas », vous êtes dans l'erreur. Apparition, disparition : voilà la vérité.

Tout “est très bien”. Tout ce qui est arrivé est bien. Tout *astu*, tout *aum*, oui, tout est bon. Tout est très bien. Acceptez tout : tout est *Un*.

p. 103

Si vous voulez vous libérer de ces émotions, ne pensez pas à quelque chose de différent, voyez ce qui est arrivé, oui, c'est cela qui est arrivé ! Parce que ce qui est arrivé est vraiment arrivé et ne peut pas se transformer en « ce n'est pas arrivé ».

P.

p. 104

Quelle que soit la situation, dès qu'elle apparaît il faut l'accepter. Ne pensez à rien d'autre. Il n'y a pas lieu d'être bouleversé. « Ceci est ce qui est maintenant ! »

Ce qu'il faut voir, c'est quelle est la situation, quelles sont les circonstances et ce qu'il faut faire pour y faire face et non pas penser.

p.110

Mais l'effort est-il tout ? De l'effort ou de la destinée, lequel est vrai ? Les deux sont vrais, les deux ensembles sont vrais ; les deux ne sont pas séparés. Comment cela ? Tant qu'il y a un travail à faire ou tant qu'il reste encore du travail, on doit saisir avec

son intelligence la totalité de la situation et accomplir le travail consciencieusement. Une fois le travail terminé, quel qu'en soit le résultat, il faut accepter ce résultat. Si ce résultat ne vous est pas favorable, essayez d'en trouver la cause afin d'éviter que cela se reproduise à l'avenir. Mais, quel que soit le résultat, vous ne devez pas en souffrir ou en être troublée. Regardez plutôt ce qui est arrivé comme étant destiné à arriver de cette façon. Vous voyez alors qu'il n'y a aucune différence entre "effort" et "destin". Selon ce qu'est la destinée, tel sera l'effort ; et selon l'effort accompli, telle sera la destinée.

p. 114

Sauvegarder sa dignité, quel que soit le nom qu'on lui donne, est le devoir le plus important pour tous les êtres humains, spécialement pour les femmes. La relation homme-femme est la source de tous les bonheurs et de tous les malheurs, de toutes les victoires et de toutes les défaites, des querelles et des meurtres dans le monde. Pourquoi cette attirance mutuelle est-elle appelée sexuelle ? Extérieurement, il n'y a pas de différence entre le corps d'un homme et celui d'une femme, excepté que l'homme a un organe génital masculin et la femme un vagin. C'est à cause de cette différence dans les organes sexuels qu'on parle d'attirance sexuelle. Partout dans la nature, parmi les arbres, les plantes, les bêtes sauvages, les oiseaux, les insectes et les êtres humains, la différence mâle-femelle existe. Il y a des fleurs mâles et femelles. A cause de cette différence sexuelle entre hommes et femmes, la tendance mutuelle à s'unir ou s'accoupler est tout à fait normale et naturelle. Excepté chez les êtres humains, rien n'est un obstacle pour l'accouplement quand le besoin surgit à un moment donné. Cet accouplement est quasi-automatique. Mais l'homme est "intelligent", il crée une société et des choses comme la civilisation, la culture etc... Aucun homme ne peut agir comme il lui plaît. Il a besoin de règles, de discipline, de lois, réglementer cet accouplement naturel entre l'homme et la femme dans le but de trouver satisfaction, joie, force et paix...

p. 114-15

...prendre la ferme résolution de laisser autant que possible l'autre libre de ses goûts et de ses opinions. Chacun doit essayer d'agir en fonction des souhaits de l'autre, c'est à cette seule condition que leur vie sera heureuse, joyeuse et sereine. S'accrocher de manière véhémement à ses opinions personnelles, tout en voulant vivre avec les autres est contradictoire. Si l'on est tellement attaché à ses goûts et ses opinions particulières, il faut vivre seul — ce qui est impossible.

p. 118

« Il eut mieux valu pour moi ne jamais être née ». Mais que faire maintenant que vous êtes née ? Comment vos protestations que "ce qui est arrivé n'aurait pas dû arriver" vont-elles résoudre le problème ? Le devoir de l'homme est de prendre des décisions en s'appuyant sur ce qui est arrivé, sur ce qui est. Voilà la vérité. A quoi cela sert-il de penser à ce qui n'existe pas ? Une fois qu'on est né, la meilleure chose à

faire est de voir comment on peut utiliser au mieux le temps de cette vie. N'est-ce pas ?

La relation entre la vie et la mort deviendra claire et évidente quand vous aurez un entretien. Voyez déjà ceci : tout ce que vous faites, c'est parce que vous le voulez, vous ne le faites pas contre votre volonté. Par exemple, quand vous allez d'un endroit à l'autre, vous le faites parce que vous le voulez, ou bien vous n'y allez pas. Vous pensez certainement qu'il y a un tas de choses que vous faites contre votre volonté. Mais, en fait, ce n'est pas le cas.

p. 119

On ne peut déduire aucun principe seulement de « deux ou trois expériences ».

p. 126

Si vous n'avez aucun contrôle sur le flot des événements extérieurs, ayez au moins “le contrôle” de vous-même. [Comme dit le proverbe bengali :] « La naissance et la mort sont mes serviteurs dans mon cœur il n'y a pas d'angoisse. » La naissance et la mort sont sous mes pieds, mon esprit les regarde comme les aspects inséparables des changements de ce monde. Si la naissance a lieu, la mort est inévitable, s'il y a une élévation, la chute est inévitable, s'il y a un désir de confort, l'inconfort est inévitable. Souhaiteriez-vous que le soleil se lève et ne se couche jamais, que le confort existe et non l'inconfort, que le devant existe mais pas le derrière ? Comment cela pourrait-il être ? Pouvez-vous choisir de n'avoir qu'une moitié ?

p. 126-27

C'est seulement lorsqu'un homme a connu et expérimenté tous les plaisirs et les déplaisirs, la fortune et l'infortune qu'il devient *vairâgî* [détaché]. Selon le même principe, « si même en vivant au milieu des troubles et des difficultés, nous pouvons garder nos yeux sur le chemin de la vérité, nous pouvons faire de nous, (non pas “faire”, mais devenir) des *bhogî* (ceux qui ont l'expérience) de la paix ». Comment peut-il en être ainsi ? Vous connaissez ce chemin. Quel est votre *japa* [répétition du mantra] ? Quel est son sens, sa signification ? Ce monde est *samsâra* [écoulement], en sachant cela, en ne souhaitant pas et en n'espérant pas qu'aucun stade dure, en ne désirant pas que les changements aillent toujours dans le sens de ce que vous souhaitez, mais en mettant votre esprit à l'unisson du *samsâra*, en acceptant tout ce qui arrive, tel que c'est, en ne pensant pas : « cela eut été tellement mieux autrement » ou encore « si telle chose avait pu se produire » une personne devient *vîra* [un vaillant]. De plus, deux ne sont jamais pareils ; même la destinée de deux individus n'est pas semblable. Voyez la vérité, soyez sans peur.

p. 127-28

Dans le monde, jamais deux personnes, deux endroits, deux événements ne peuvent être identiques. Chaque chose est différente. “Deux” ne peuvent jamais être “un”. Mais bien qu'il y ait dualité, à l'intérieur tout est un.

[...]

Pourquoi devez-vous tenir compte de la “différence” ? Pour votre protection. Si vous ne le faites pas, aucun de vos désirs n'est susceptible d'être satisfait tout simplement parce que tel est votre souhait. C'est ce qui produit agitation mentale, absence de paix et déception.

p. 129

Qu'est-ce qui rend cette spontanéité naturelle possible ? Elle vient quand un homme dépend de lui-même et a foi en lui-même, quand il a confiance en lui-même, en ses capacités ou, en d'autres termes, quand il trouve sa satisfaction en lui-même. Il a le sentiment d'être ce qu'il est. « Je n'attends pas de moi davantage que ce que je suis capable de faire. J'ai fait ce que je pouvais. Je suis ce que je suis. Ce que les autres disent ne me touche pas* ». »

*[...pas plus que ça ; (n.d.t. : nous devons toute fois en tenir compte pour notre propre sauvegarde !)]

p. 130

Qu'est-ce que l'éducation ? L'éducation a deux volets : rassembler les informations d'une part et comprendre les vérités fondamentales d'autre part. Rassembler des informations sans comprendre les vérités fondamentales, cela revient à parer un cadavre. Comprendre les vérités fondamentales sans rassembler les informations, c'est être comme une personne dont le regard est sans lumière. Les deux sont essentiels. Pour avoir une vie satisfaisante et heureuse, il faut connaître les vérités fondamentales, sans quoi on serait comme un individu très riche qui a le sentiment d'être démuné. L'intelligence seule ne suffit pas si le cœur ne l'accompagne pas de son plein gré.

p. 132

continuez encore et toujours. Considérez que ce qui vous est arrivé appartient au passé. Ne le faites pas venir dans le présent. Soyez riche de l'expérience ainsi acquise et, forte de cette expérience, avancez ici et maintenant.

[...]

Ce qui est achevé est devenu le passé, if n'existe pas maintenant. Ce qui doit arriver est dans le futur et n'existe pas maintenant. Alors ? Qu'est-ce qui existe ? Ce qui est ici et maintenant. Rien d'autre.

Souvenez-vous que vous devez l'assimiler pour que cela devienne vôtre et ensuite agir en conséquence. Tout ira bien. Allez, allez, ne vous arrêtez nulle part.

p. 134

La source du malheur réside dans le fait de ne pas voir, de ne pas accepter « ce qui est », « ce qui arrive » et de vouloir que « quelque chose d'autre arrive ». « Cela devrait arriver ainsi » [dites-vous, c'est à-dire) de la manière qui vous plaît. Cet

« aspect » ou ce « trait » de votre psyché vient de ce que vous voyez en vous-même le désir d'amour et d'affection, vous le voyez comme un manque en vous-même. Vous vous comparez aux autres. Vous êtes vous. Vous comparer aux autres est futile et n'a aucun sens, car les autres sont tous différents, tous sont en eux-mêmes et semblables à personne d'autre. On ne peut comparer que ce qui est pareil.

p. 136

Votre esprit demeurera calme et équilibré si vous voyez et acceptez la réalité « Cela est ainsi », et il ne peut rien y avoir de « différent ». Mais quand vous agissez, faites tout ce que vous pouvez en restant à l'intérieur de vos limites. N'essayez pas d'en faire plus, car vous ne devez pas vous attendre à réussir ce que vous ne pouvez pas faire. « Je ne peux faire que cela. Si les autres attendent davantage, je n'y peux rien ! » Qu'au moins cela soit clair dans votre cœur et dans votre intellect !

De plus, il y a une exigence du “temps” [actuel] Ma. C'est une époque de rébellion, d'hostilité, de dissonance, une période où manquent l'amour et l'affection, une époque où les intérêts sont étroits et égoïstes, où personne ne se fait de souci pour personne, où personne n'a la moindre considération pour autrui ! Cela est et il faut l'accepter, car cela ne peut être “autrement”. Vos sentiments vous appartiennent, comment pouvez-vous vous attendre à ce que les autres aient les mêmes ?

C'est tout ce qu'il vous faut voir. Quelquefois, quand vous sentez que la pression des émotions négatives est devenue excessive, essayez de leur trouver une expression* selon votre convenance...

* (une expression artistique ou autre du genre ; “structurante”, généreuse et ouverte, une “sublimation” alchimique).[note du traducteur]

p. 139

Parce que les mains, les pieds, les yeux, les oreilles, tous sont reliés et chacun accomplit ses fonctions respectives. Si les yeux ne voyaient pas, si les oreilles n'entendaient pas, que pourraient faire les pieds tout seuls ! Marcher aurait-il un sens ? Vous pourriez tomber dans un trou ou heurter les autres. Qui pourrait vous protéger ? Ainsi, tous les membres travaillent quand les pieds marchent. Ils ne disent pas : « marcher c'est la fonction des pieds, qu'ils fassent leur travail pourquoi nous en occuper ? » Chaque membre considère la marche comme sa propre fonction, « mon propre » travail. C'est pourquoi la tâche est accomplie délibérément, sans accident. Il n'y a pas de division, de séparation ni de disputes intestines. Il en est de même à l'intérieur. Un être humain a deux composants ou deux organes : un organe externe, un organe interne ou en d'autres mots, le corps et le mental ! De même que le corps comprend plus d'un organe : les mains, les pieds, les oreilles etc... l'organe interne en contient plusieurs : *manas* [le mental], *buddhi* [l'intellect], *citta* [la mémoire ou l'inconscient], *ahamkâra* [l'ego]⁽¹⁾ ; ou *vedanâ* [sensation], *sanyjnâ* [perception], *samskâra* [dispositions internes], *vijñâna* [conscience]⁽²⁾. De même que le travail du corps est accompli si tous les organes ensemble y participent, le travail du moi

intérieur ne peut être accompli que lorsque tous les organes intérieurs agissent de concert : *manas, buddhi, citta, ahamkâra* ; quand chacun d'eux ressent « ceci est mon travail », la tâche s'accomplit à merveille et prend tout son sens. Il en est tout autrement quand seul *buddhi*, seul *citta*, ou seul *kartavya buddhi* [le sens du devoir], ou *hrdaya vrtti* ou le sentiment seul sont à l'œuvre ! Quand l'intellect comprend, l'émotion approuve, l'ego dit : « oui, ce travail est le mien », alors seulement la tâche s'accomplit en prenant tout son sens. L'intellect seul est une machine et l'émotion seule est folie ! Et le devoir ? Ce mot même est dégradant pour l'homme, il est en dessous de sa dignité. Il y a à la fois une compulsion et une obligation dans le “devoir” ! C'est un esclavage ! Ce n'est pas “à moi”. Je ne le considère pas comme un dharma, c'est-à-dire un privilège ! Voyez ceci, Ma, d'abord globalement puis en détail. Pas de “devoir” mais un “privilège”. Considérez [ce que vous faites] comme un *dharma*.

1. Division de l'organe interne (*antahkârana*) d'après le *Sâmkhya*. 2. Description du fonctionnement de la psyché d'après le bouddhisme.

p. 142-43

— La Conscience qui englobe tout et l'Infini est *brahman : prajnânam anantam brahma*

— Et cela est plus petit que le plus petit et plus grand que le plus grand ; *anor anîyân mahato, mahîyân*.

Sans aucune distinction d'aucune sorte : tous sont égaux. Et le moyen de le réaliser dans la vie

— Il y a quatre buts ou quatre directions : *dharma - artha - kâma - moksa* : la cohésion sociale, la richesse, le plaisir, la délivrance.

— Quatre stades dans la vie : l'étudiant, le maître de maison, le travailleur social, et celui qui s'est retiré du monde à la recherche de soi : *brahmacârya grhasthya - vânaprasthya - sarmnyâsa*.

— Et quatre catégories d'hommes (suivant leurs tempéraments et leurs aptitudes) *brâhmana, ksatriya, vaisya, sûdra*. Chaque chose est une phase passagère dans un flux éternel, le samsâra ! Il n'y a pas de fini.

Ceci est plutôt concis : vous pouvez compléter en partant de là.

P.

p. 145

La rigidité mentale est la source de toutes les catastrophes. On fait des “suppositions” et on a des pensées ! On ne “voit” pas !

p. 146

Il traverse la souffrance — appelée *duhkha* par Bouddha — celui qui se connaît lui-même (*âtmaavit*). Celui qui se connaît lui-même transcende la “souffrance” ou “l'angoisse”. Qui donc est celui qui souffre ? Celui qui ne se connaît pas lui-même.

“Connaître” signifie “être”. Cet être est à la base de la connaissance. Seul celui qui vit en “lui-même”, qui est lui-même, transcende “l’angoisse” ou “souffrance”. Alors ? Qui souffre ? Celui qui ne se connaît pas « lui-même », qui n’est pas en lui-même. Que peut-on en conclure ? Qu’y a-t-il d’autre que “soi-même” ? Il y a “l’extérieur”, “l’autre” ! Celui qui vit dans “l’autre” doit souffrir. D’où vient l’autre ? Voyez, Ma, c’est le mental qui fabrique l’autre. Comment ?

“Vous” êtes et votre “mental” » est !

p. 147

Vous êtes vous, la seule, l’unique vous. Vous n’avez pas de “double”. C’est ce que le Bouddha appelle le vide (*sūnya*). Compris dans le sens que chacun est *kevala* (le seul), *sūnya* (l’unique sans aucun double), il n’y en a pas d’autre. Ainsi tous sont égaux, c’est le même en chacun. Chacun est également comme vous : comment “un autre” peut-il se former ? Quand, au lieu de voir “ce qui est”, on souhaite, on pense quelque chose d’autre, alors, “ce qui est” et “ce que l’on souhaite” deviennent deux entités [séparées]. “Je” devient une chose et tout ce qui existe en dehors de lui devient quelque chose d’autre. Les entités séparées s’opposent ! Pourquoi ? Parce que toute entité souhaite que tout s’accorde avec son désir. Mais cette entité unique ne peut devenir “l’autre” entité, bien qu’elle le veuille tellement ! Celui qui le veut est précisément le “mental”. Qu’en résulte-t-il ? Ce que l’on souhaite ne peut s’accomplir ! D’où la souffrance, l’angoisse, l’agitation, etc... etc.

p. 148

“Donnez” si vous devez “prendre” !

Il n’y a pas d’entité continue indivisible ; ce qui apparaît n’est pas, mais est en devenir, ce n’est qu’un flot, un changement. Et par conséquent, “quelque chose” de continu dans l’espace et le temps, différent et séparé n’“Est” pas. Pourtant quelque chose semble être là, n’est-ce pas ?

Des entités séparées [telles quel “je”, “toi”, ou “cela” semblent être là. Que faire alors ? Je sens que “je suis quelque chose” et aussi que “je désire”.

Alors, si vous le voulez, « Prenez et Jouissez » ; car, sans satisfaire son désir, on ne peut rien accomplir. (Que peut-on attendre d’un chien affamé ?)

Mais quelle doit-être votre attitude quand vous prenez ? Il vous faut sentir que « vous êtes rempli = Unité ». Ce qui est limité doit être rempli et de cette façon converti en “plénitude”.

Pourquoi cette aspiration ardente, ce désir infini ? Quelle en est la raison ?

En fait, “vous n’êtes rien” [de particulier], vous semblez être seulement. Depuis toujours vous avez changé et vous continuez à changer constamment. Il en est de même pour tous. Tous sont Un. Dès que vous vous prenez pour quelque chose [de spécifique], vous vous séparez de ce Un. Vous tuez ce “UN”. Vous le découpez et vous créez “deux” à sa place.

Prenez — mais dans quel but ? Dans le but de vous libérer de l’idée que vous êtes une entité séparée. Cela seul est le but de votre courant de vie. Donc, bien que vous vous

considériez comme séparé et que vous ne puissiez vous empêcher d'agir en conséquence, vous devez toujours garder à l'esprit que vous êtes ce "UN" seulement. Par conséquent, il vous faut "donner" pour vous défaire de ce sens de la séparation, créé par le fait de "prendre". C'est ainsi que vous mettez en place et établissez ce "UN" seul.

Vous gagnez le droit de prendre seulement quand vous donnez. "Donnez" si vous devez "prendre". Sans donner vous n'avez aucun droit de prendre, car prendre a uniquement pour but de devenir "Cela". Où y a-t-il place pour la convoitise ? La convoitise se justifierait seulement si la richesse était permanente. Dans la convoitise se mêle la croyance que "je resterai" et ma richesse aussi, ce qui est faux, car tout est, bien sûr, *jagat* = *univers* en mouvement. Le mouvement seul est réel. Aucune chose n'"Est"... Même si vous croyez que la richesse existe, à qui appartient-elle ? Elle ne peut pas appartenir à une seule personne. Si elle existe, elle appartient à tous : *îsa* = à tous = tous y ont un droit égal. Vous appartenez à tous, tous vous appartiennent, parce que seul l'UN "Est" : tout le reste n'est qu'une manifestation de "Cela". Rien n'est séparé. Ils sont comme les vagues, l'écume et les bulles qui s'élèvent, redescendent et changent de forme dans l'eau. Tout ceci est une apparence momentanée. En fait, il n'y a rien d'autre que l'eau. L'eau, seulement l'eau ; le reste, ce ne sont que des apparences.

Si l'interprétation commune est acceptée comme correcte, la séparation doit être acceptée comme vraie : c'est-à-dire que vous êtes séparé, que la richesse est séparée, que les autres sont séparés or cela a été réfuté... [dans le premier quart du mantra]. Aucune chose n'"Est". Il y a seulement un flot...

p. 152-53



<https://versautrechose.fr/blog3/?p=748>

Dès que l'on se dégage du piège du "quoi" et du "comment" le conflit avec autrui disparaît, aucune trace d'un "autre" ne reste nulle part. "Je" devient "je-suis-tout". Avec qui alors peut-on être en conflit ? C'est alors que je deviens "je ne suis rien" [de

particulier]. Ou alors et quand peut-il apparaître un changement ou quelque chose d'autre ? Ce qui reste est seulement “je suis cela”. Rien d'autre n'est là.

Seulement “Je”, *brahman*, *âtmâ*, le Vide ; rien d'autre .

Cela seul est la vie dans son absolu ; cela seul est l'*adhyâtmâ yoga* [la voie vers soi-même]. Le fruit qui n'est pas mûr doit mûrir et parcourir le processus complet du mûrissement. Il doit, en fait, se remplir [de toutes les expériences], ne pas abandonner, ne pas fuir. Après avoir fait le plein [de toutes les expériences] et avoir mûri, le détachement se produit. On doit faire le plein dans tous les domaines au niveau de l'individu, de la famille, de la communauté, de la culture, du pays, de l'univers, dans tous les domaines.

Tout doit être assimilé, rendu “vôtre”, rien ne doit demeurer étranger.

Satisfaction complète de tous les désirs ; rien d'autre n'est nécessaire, il n'y a rien d'autre [à faire].

p. 155-56

Ceux qui sont des *âtmahana* : qui tuent, violentent ou établissent une division dans l'*âtman*, l'Un, le Soi, créent “deux” et se séparent des autres.

Voyez quelle est la nature de cette violence (*himsâ*). Ils vivent dans *asûrya* (une absence de lumière, une obscurité aveugle, sans joie) en proie à la peine, à la souffrance, à la peur.

Il n'y a pas de “deux”. Un seul “Est”. Où y a-t-il place pour l'orgueil ou la souffrance pour celui qui ne voit que l'unité ?

Comment peut-il agir, celui qui voit l'Un ? Il est *kavi* (poète ou sage), *manîsî* (sage). Il agit en voyant les choses comme elles sont.

Quel point de vue adopter pour agir de cette façon ? Il faut avoir la connaissance de tous les aspects l'intérieur et l'extérieur. La connaissance de ce qui est à l'intérieur étant *vidyâ*. La connaissance de ce qui est à l'extérieur étant *avidyâ*.

Ceux qui se consacrent seulement à *avidyâ* (connaissance extérieure) pénètrent *andha tamas* (obscurité aveugle, peur extrême, angoisse) mais ceux qui prennent plaisir dans *vidyâ* et s'y consacrent exclusivement, aboutissent à une obscurité encore plus profonde. Quel est le remède alors ? L'opposition entre le matérialisme et la spiritualité ? Non.

Ceux qui connaissent *vidyâ* et *avidyâ* ensemble, ceux-là, en vérité, surmontent *mrtyu* [la mort] à l'aide d'*avidyâ* et atteignent *amrta* (l'immortalité) à l'aide de *vidyâ*. *Mrtyu* c'est la détresse matérielle, la souffrance, la peur. N'est-ce pas ce que la science accomplit ? *Amrta* c'est l'état où on a dépassé la mort en transcendant le plaisir et la peine : « l'état au-delà de la souffrance ».

Être en soi-même : *âtmastha*, c'est l'état d'*advaita* (non-dualité). En effet, *dvaitâdvai bhayam bhavati* : On ne peut avoir peur que lorsqu'il y a deux.

C'est pourquoi au lieu de fuir, essayez de “goûter et de jouir” : *bhunnjîtah*. Dans quel but et par quel moyen ? Tout est-il clair maintenant ?

Le “but” et la cible, aussi bien que “la fin” et “les moyens” tout a été rassemblé sous forme d'organes et d'organismes.

Vous ne devez rien abandonner. Vous devez dépasser en acceptant et en prenant possession de tout, de façon que l'idée même de "deux", le sentiment de "deux" soit dissous. Où est le conflit alors entre le matériel et le spirituel ? Vous avez atteint la plénitude. *Avidyâ et vidyâ* doivent être pris ensemble. Ceci seulement peut conduire à la stabilité, et la connaissance intime produite par cette stabilité vous permettra de voir seulement "l'Un". En fait, cela vous permettra d'expérimenter l'infini au travers des manifestations diverses de votre propre "Personne".

p. 157-58-59

Oui le "mariage"* est un défi lancé par l'homme à la Nature, une provocation ! Comment cela ? Comment est-ce une proclamation du triomphe de l'homme sur la nature de la Nature ?

Qu'y a-t-il dans la Nature ? Tous sont différents, différentes personnes, différents objets. Deux sont toujours deux. Jamais ils ne sont Un. Chacun est différent, chaque chose est différente, différents de toutes les manières possibles.

Et le "mariage"* ? C'est la fondation pour l'oblitération de cette différence :

Ce cœur qui est le tien est, en fait, mon propre cœur,

Et ce cœur qui est le mien est, en fait, le tien !

Un essai pour fondre le "deux" en "un".

Ce n'est pas seulement ce qui est "à moi" qui est "à toi".

Ce qui est "tien" est "mien". "Je" suis "toi".

Alors seulement "tu" es "moi".

* [Il doit être entendu qu'il s'agit ici de deux personnes en "communion", Union dans une quête de transcendance de leur propre Humanité réciproque]

p. 161

Une aspiration profonde pour oblitérer la différence entre "toi" et "moi". C'est une victoire sur la différence dans la Nature. L'apparition d'une substance consciente dans la Nature est un mystère, une énigme ; que l'homme soit pourvu de conscience, son apparition est un défi lancé à la "Nature". La "Nature" a créé elle-même, pour « sa propre défaite et sa mise à mort », l'homme que voilà ; et *vivâha* [le mariage*] est pour l'homme, de manière évidente, son accomplissement miraculeux ! Un *vahana* [une conduite] d'un type particulier qui consiste à prendre une responsabilité pleine et entière l'un de l'autre. Et de quelle manière ? En connaissant "Cela", sur quoi la victoire doit être remportée. La victoire n'est possible que lorsque vous êtes conscient de la force et de la faiblesse de l'ennemi, de sa tactique, de sa manière de se déployer. La victoire viendra après avoir pris connaissance de tout cela, n'est-ce pas ? Puis-que dans ce cas c'est une victoire sur la "Nature", qu'est-ce que la "Nature", quelle est sa loi ?

Apparemment tous sont différents : séparés. Donc, de manière inévitable, chacun s'aime lui-même : se reconnaît lui-même et personne d'autre.

Comment rendre l'autre sien ? En lui donnant ce qu'il désire. En ne tenant pas

compte de soi-même et en s'adaptant à autrui. Quelle est le moyen d'attirer une autre personne à vous et de la rendre vôtre ? Quitter le lieu où vous vous trouvez, avancez, attrapez l'autre et tirez-le vers vous ! C'est impossible si vous restez accroché à votre propre position. C'est exactement de la même façon que vous attirez à vous l'esprit, la vie, le cœur d'un autre. Pour “contrôler la Nature”, il faut se soumettre à ses lois.

Telle est la loi de la Nature. L'homme est arrivé à connaître et à reconnaître cette loi et le mariage est une application de cette compréhension.

Une union absolue : le mariage* signifie une union absolue aussi bien du corps que de l'esprit.

p. 162-63

Ainsi : Le désir a deux aspects :

Le plaisir physique. Le plaisir mental.

Et ce plaisir complet, transparent, est obtenu, en fondant les deux en un.

Et c'est pourquoi le mariage* est un défi à la “Nature” ! Et c'est ainsi que la vie Humaine devient un mystère et une énigme !

Prajnânpad

p. 163

« Ce qui est ». Voilà une formule facile à prononcer : « Ce qui est ». Mais se contenter d'articuler les mots est un mensonge. Vous n'avez le droit de prononcer ces paroles que si elles font partie de votre comportement, que si elles s'y trouvent manifestées. Autrement, comment pouvez-vous savoir que ce que vous dites est la vérité ? De nos jours, on se satisfait d'un monde théorique et intellectuel crée de toutes pièces, comme si on pouvait mener une vie en dehors de la vie.

p. 165

“Je” ne peut rien attendre de “toi”, car mon attente est absolument mienne, comment pourrais-tu agir selon mon attente ? Cela rend les choses faciles. Ce que vous faites, c'est vous qui le faites vous-même. Je n'ai aucun droit à attendre quoi que ce soit de vous, de vous juger. Mais qu'en est-il de l'attente ? Vous êtes heureux quand votre attente est satisfaite, malheureux et en colère si elle ne l'est pas ! Qui se trouve derrière tout cela ? Le mental. Le mental ne voit pas que vous êtes vous, qu'il est lui ; sa seule pensée est « faire ce que je veux ». Il veut être à la place qui est la vôtre, prendre le pouvoir ! Il veut quelque chose de différent de vous ! C'est le paradoxe. Vous voyez, le mental pense. Penser donne naissance aux émotions. Alors ?

Tant que “je” reste “moi-même”, “tu” seras “toi-même”, “il” sera “lui-même”. Si cela n'est pas admis, le mental prend la place et recouvre tout et commence à créer par son imagination, plaisir et souffrance, bonheur et malheur, colère et haine. C'est le cycle des “erreurs” de la *mâyâ*, un cercle vicieux !

Alors ? Qu'est-ce que la vérité ?

Il vous faut voir et non penser !

p. 166-64

En ce qui concerne le désir sexuel, vous devez faire attention à une chose. Non pas renoncer mais transcender. Il ne s'agit pas d'abandonner mais de laisser l'abandon se produire. Saisissez bien ce secret, de différents points de vue. Laisser l'abandon se produire conduit à la béatitude éternelle, renoncer est un paradoxe. Renoncer a pour fondement le fait de voir.

Un individu pense, désire. Un homme voit et accepte ce qui vient à lui. La capacité de “voir” permet d’être un “Homme”. Moins vous “pensez” plus la capacité de voir se développe. “Penser” et “désirer” recouvrent de leur ombre “voir” et “être” ». Et ils sont tournés vers l'extérieur. Alors ?

L'individu court après ce qui est extérieur. Pour lui tout ce qui est important se trouve dans le “monde extérieur” ».

L'homme chemine de l'extérieur vers l'intérieur. Peu à peu, il “pense” de moins en moins. L'homme partiel apprend à “voir”.

Pour l'Homme Accompli, il n'y a rien à l'extérieur. Pour lui “l'extérieur” et “l'intérieur” sont pareils. L'homme ne fait aucune distinction entre l'extérieur et l'intérieur. Ce qui est *EST*. « Il n'y a rien de supérieur à l'*Homme*. »

p. 168

L'Homme pour être homme n'a qu'une tâche à accomplir : se connaître soi-même. Comment ? En connaissant ce que je suis maintenant à l'intérieur et à l'extérieur. De manière interne : individuellement, subjectivement ; de manière externe : personnellement, socialement, objectivement. Il faut faire un effort pour synchroniser l'intérieur et l'extérieur, les réconcilier et, en fin de compte, les fusionner.

Cela signifie qu'il vous faut continuer à regarder à l'extérieur comme le tournesol : du matin au soir il tourne la tête de façon à pouvoir regarder le soleil. De la même manière, il vous faut établir des contacts et des relations avec l'extérieur : ce que vous êtes, ce que vous voyez, et devenir un avec cela : le justifier, le réconcilier, l'accomplir, le posséder, devenir ce qui est. Il n'y a pas d'autre alternative. Si ce n'est pas fait, “je” ne reste plus ce que je suis, c'est mettre fin à soi-même, c'est un suicide. “*Pliabilité*”, adaptabilité aux relations ! Mettez fin une fois pour toutes à la rigidité !

P.

p. 175

« Les yeux ouverts » “Lettre à ses disciples”, Swàmi Prajnànpad
Éditions L'Originel © 2014